

# Peter Benoit

Compositeur

1834-1901



**P**OUR évoquer la mémoire de ce musicien dans un milieu digne d'elle, que votre rêverie reconstruise le décor d'une vieille ville de Flandre, Anvers ou Gand, par quelque fête de nuit : le peuple enthousiaste emplit la place publique; l'illumination habille de ses reflets les hautes tours des beffrois et des églises; un orchestre énorme, un chœur aux voix innombrables, des trompettes thébaines scandent la joie de la foule; l'Escaut berce sur son sein ténébreux l'image onduleuse des lanternes et des donjons. C'est alors, si la *Rubenscantate* par exemple appuie sur la cité, dans le carré d'une mesure à quatre temps, la puissance de son harmonie massive, c'est alors que, dans le chant des carillons, dans la fumée des torches, dans les hymnes des communiers, dans l'exaltation de toute la patrie flamande, vous verrez monter la grande âme de Peter Benoit.

Né à Harlebeke (Flandre Occidentale), le 17 août 1834, Pierre-Léonard-Léopold Benoit, qui se fit plus tard appeler Peter Benoit, com-

mença par ses propres moyens son instruction musicale; son père le présenta en 1851 à Fétis, qui l'admit aux cours de piano et d'harmonie du Conservatoire de Bruxelles. Fétis lui-même nous rapporte qu'il lui donna des leçons de composition. En 1855, il obtint une mention honorable au concours institué par le Gouvernement. Il écrivit alors quelques mélodrames flamands pour le théâtre du Parc, et en 1856, il était nommé chef d'orchestre de cette scène. Une pièce de circonstance, due à sa plume, *La Nation Belge*, fut jouée le 27 juillet 1856, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire du couronnement de Léopold I<sup>er</sup>. Il fit représenter aussi *Le Village dans les montagnes* et, en 1857, il obtenait le premier Prix de Rome avec sa cantate sur le *Meurtre d'Abel*. Cela lui permit de se rendre à Leipzig, à Dresde, à Prague, à Berlin et à Munich. Il en rapporta un *Ave Maria*, publié à Berlin, ainsi qu'un opuscule sur *L'Ecole de musique flamande et son avenir*. Il commença dès lors à faire paraître des mélodies, des motets, des pièces de piano, une messe de style grave et concentré (1862).

Il alla s'installer à Paris en 1861 et y porta un opéra, *Le Roi des Aulnes*, qui ne fut jamais joué. Lui aussi eut, comme Wagner, sa *Pariser Zeit*; avec moins d'épreuves cependant. Il dut se soumettre à des tâches ingrates. En 1862, cet apôtre de la musique flamande, ce pur, ce nationaliste intégral était — *horresco referens* — chef d'orchestre aux Bouffes Parisiennes.

Revenu à Bruxelles, il accepta la direction du Conservatoire d'Anvers, et entra dans la période décisive de sa production. Par l'abondance et la qualité de celle-ci, par ses allures combattives, par la droiture et l'intransigeance de son caractère, il ne tarda pas à s'avérer le chef de l'école flamande.

Ses œuvres principales se suivent dès lors comme autant de triomphes : *Quadrilogie* (1864); sorte d'oratorio; *Concerto pour piano* (1866); *Concerto pour flûte* (1866); *Lucifer*, oratorio (1866); *Isa*, opéra en trois actes, (1867); *L'Escaut*, oratorio (1869); *Cantate* (1869); *L'Eglise militante, souffrante et triomphante*, drame religieux joué à Anvers en 1871; *La guerre*, cantate (1873); *Prométhée*, oratorio; *Hymne à l'Harmonie* (1873); *Chant de la Lys* (1875); *Charlotte Corday*, drame historique joué à Anvers en 1876. En 1865, il fit exécuter au Parc de Bruxelles un *Kinder-oratorio* par un chœur de quatorze cents enfants. Parmi les œuvres postérieures, très nombreuses, citons *Drama Christi*, *Les Moissonneurs*, *Guillaume le Taciturne*, *Huchbald*, *La Pacification de Gand*, *Meilief*, *Les Derniers jours de Pompéi*, et des motets, des lieder, des ballades pour piano. Il mourut en 1901.

\*\*\*

Benoit fut sans nul doute un réalisateur d'envergure. Personne n'a poussé plus loin que lui la haine du médiocre, du futile, et même la défiance à l'endroit du joli et de la musique légère. Il n'a traité que des sujets élevés et vastes. Sa

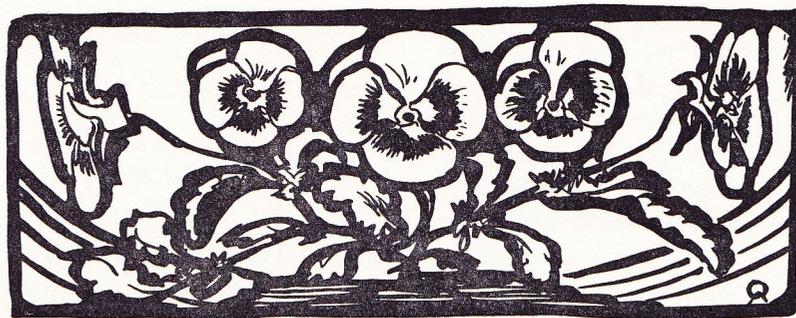
pensée trahit un effort constant vers les hauteurs. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir parfois des claires-voies de fraîcheur idéale. Il arrive aussi, quoique rarement, que cet effort constant soit paralysé par une soudaine faiblesse et que, voulant être grand, il soit creux. Mais il ne tombe jamais à la petiteesse.

Sa soif d'immensité se retrouve aussi dans le goût qu'il avait pour les puissants effets sonores; il aurait voulu doubler les moyens de l'orchestre, rassemblait des chœurs comme on n'en vit jamais avant lui, et juchait des trompettes au sommet des tours.

Cette musique flamande, dont Benoit est l'illustre chef, existe-t-elle en dehors de lui et s'oppose-t-elle à une musique wallonne? Il serait bien téméraire de l'affirmer. Il faudrait tomber dans les travers des *abstracteurs de quintessence* pour définir avec quelque exactitude ce qui les pourrait différencier. Benoit servit avec amour la cause si belle de la Flandre, mais qu'on nous permette de dire que cette politique n'ajoute rien à sa musique. De plus, en défendant qu'on traduisît ses œuvres, il a lui-même coupé les ailes de sa gloire. Wagner n'eut garde d'en faire autant.

Il est de tradition, lorsqu'on retrace l'histoire du dernier siècle musical en Belgique, de citer Peter Benoit avec César Franck comme nos plus grandes illustrations. Nous souscrivons de grand cœur à ce jugement. Pourtant, comme ils sont dissemblables! Franck est séraphique, éthéré, idyllique; Benoit est plus musclé, mais plus humain, plus matériel et, parfois, plus terre-à-terre. Franck, de sa main hésitante, a entr'ouvert le rideau de perles qui, après l'œuvre de Wagner, nous cachait les nouveaux émerveillements de l'art; Benoit, dans le soleil de ses cuivres, nous apprend la plus grandiose joie de vivre et d'agir.

Aimons-les tous deux, le premier pour les heures de recueillement que nous lui devons, le second pour la magnificence de son allégresse et l'éclat rubénien de ses fresques.



**G**randes **F**igures  
de la  
**B**elgique **I**ndépendante

(3<sup>me</sup> édition revue et augmentée)

A. Bieleveld. Editeur

B. 11.